

Ça aurait pu être moi (extraits)

Chapitre I

1

Non
je ne resterai pas ici
à me morfondre sous le regard
de votre pitié mielleuse
dans cette chambre fanée de petite fille
où je me réveille après une si longue absence
je ne suis plus la même
plus celle que vous avez connue
que vous avez cru connaître parce que
vous m'avez nourrie
aimée choyée élevée
père mère frère
et vous aussi amis
je vous quitte

je te quitte toi mon père et ta bonté compatissante
ton affection coupable
ton sourire de mâle assurance
je te connais
bien plus que tu ne me connais
que tu crois me connaître
je te connais toi tes faiblesses et tes fragilités
d'homme incertain
tu n'étais pas là quand il l'aurait fallu
tu sillonnais les routes
à bord de ton camion de marchandises
aux quatre coins du pays
tu t'en veux
tant pis c'est ainsi
ça suffit
je pars
je m'en vais mère
je ne reste pas ici
sans amertume et sans rancune pourtant
je te quitte aussi
toi qui as passé mes treize années d'enfance
à me prendre pour une enfant
dans le formol de ta tendresse aveugle
jusqu'à rejeter ma puberté précoce
et le sang qui coulait entre mes jambes
qui n'était pas blessure mais délivrance
et promesse de jouissance
deux femmes sous le même toit
c'était une de trop
ça suffit

je pars

je te quitte mon frère
par ton machisme protecteur d'ainé
tu m'as empêchée de grandir
tu as essoufflé mes enthousiasmes d'innocence
dans tes moqueries de gloriole
et tes attentions d'étouffoir
tu ne savais tu ne pouvais être
mon autre père
je te dis ça suffit
je pars

et vous amis
vous que je nomme encore ainsi
comment faire autrement ?
amis qui pensiez me comprendre
dans ce qui fut un temps
notre complicité de jeux et d'innocence
je vous quitte
je n'ai que faire
là où je vais où je suis déjà
de vos murmures de vos confidences de vos secrets
égoïstes
ça suffit
je pars

vous tous ma famille mes amis
je vous quitte
je vous emporte avec moi
dans les sillons de mes veines
vous êtes ma chair vous êtes mon âme
mais je dis aujourd'hui
ça suffit
je pars

je vous aime

.../...

Chapitre II

8

Je dis

tu as parlé aux chiens tout à l'heure

*oui je les ai remerciés pour la compagnie
je leur ai dit de partir
que j'étais arrivé chez moi
le chef de la meute m'a fait comprendre
qu'ils n'avaient pas d'endroit où aller
pas de chez eux
que chez eux c'est partout
et nulle part
qu'ici ou ailleurs c'est du pareil au même
surtout par les temps qui courent
sale temps pour les chiens
le froid la faim
c'est pour ça qu'ils sont en bande
alors autant rester ici
je lui ai dit comme vous voulez
moi je rentre*

je vais à la fenêtre
les chiens sont toujours là
qui dorment sur le trottoir
ils se sont regroupés pour se tenir chaud
pour se rassurer aussi sans doute
étonnante solidarité de l'espèce
que l'adversité réunit au lieu de diviser
ça n'est peut-être que de circonstance
et peut-être parce qu'il y a un chef
un animal charismatique
un peu comme nous avec Virgile

dans l'appartement faiblement éclairé
le silence a pris ses aises
l'air est moins chargé
quelques-uns dorment
leur sommeil est plus léger qu'il y a quelques jours
demain est encore incertain fragile
pas de réponse à
Qui nous a tiré dessus ?
trop de réponses
mais les armes se sont tues
Virgile n'est pas rentré
il ne rentrera pas cette nuit
Horace dit

*je vais dormir
viens avec moi*

*je dois travailler
un cheval que je veux finir
j'aime bien travailler la nuit
je viendrai plus tard*

il est déçu mais la fatigue l'emporte
il m'embrasse
il se couche
l'histoire qu'Horace m'a racontée
est étrange et belle à la fois
je sais qu'elle est vraie
puisqu'elle est vraie pour lui
elle l'est pour moi
il m'est arrivé bien des choses étonnantes
à moi aussi depuis mon retour à la conscience
et les chiens sont là
en ferai-je quelque chose un jour avec mes doigts ?
je le lui demanderai peut-être
ou peut-être pas
sur une des grandes toiles du vieux peintre
j'ai dessiné Pégase
celui qui m'avait emportée jusque sur la colline
pour vaincre mes chimères
et mes peurs non dites non avouées
il se cabre avec majesté
les traits sont vifs
volontairement imprécis dans leurs saillies tressées
il a des ailes immenses qui se confondent avec
les nuages
je peins un ciel sombre et tourmenté
bleu nuit et gris qui tranche avec
la clarté de la bête et son aura de lumière
dans le bas du tableau au second plan
à peine suggérée la terre
un monticule sur lequel on devine
une jeune femme
je signe
le petit matin traverse les carreaux embués
je m'allonge près d'Horace
je me serre tout contre lui

en chien de fusil

.../...

Chapitre IV

7

Le matin se lève
quand nous rentrons chez nous
la nuit hésite encore
à laisser sa place au jour
le gris bleu du ciel rosit à l'horizon des collines
dans le tram qui siffle et qui grince
les voyageurs repliés sur eux-mêmes
et sur les sièges
aux haleines de faux cuir populaire
sont silencieux et pensifs
presque soucieux
chacun se dirige vers son destin quotidien
ouvriers employés femmes de ménage étudiants
certains commencent leur journée
d'autres moins nombreux
portent sur leurs épaules alourdies
leur nuit de travail ou de fête
ils rentrent chez eux
comme nous
alors pour ne pas déranger nous nous taisons aussi
assis sur la banquette
main dans la main
dehors sur les trottoirs humides
quelques ombres claires se hâtent lentement
dans la lumière empourprée du matin qui s'installe
nous longeons le canal qui traverse la ville
l'ancienne rivière a été domestiquée depuis longtemps
pour servir les hommes
le tram ralentit
puis s'arrête
pour un embarquement
chuintement des portes
je dis

*viens
descendons ici
nous terminerons à pied
j'ai envie de faire quelques pas
sentir la fraîcheur du matin
nous ne sommes plus très loin maintenant*

nous descendons
silencieux toujours nous marchons
sur les berges apprêtées pour la promenade
je me serre tout contre Horace
me colle à lui

c'est lui que je veux sentir
lui
son odeur son parfum
lui
sa présence rassurante sa force
son amour
le jour se lève sans bruit
reflets d'argent sur les clapotis de l'eau
comme un ciel inversé
où scintillent des étoiles aquatiques
bercées par la brise matinale
nous arrivons chez nous
sans avoir échangé un mot
le silence nous sert de verbe
d'un même mouvement
nous nous déshabillons
le froissement de nos vêtements
nous sert de phrases
nous faisons l'amour
encore enivrés de nos sueurs
et de nos libations nocturnes
nos bouches humides et gloutonnes arbitrent
les questions que nous taisons
nos mains cherchent des réponses
à nos doutes
dans les reliefs de nos corps
nos pleins et nos déliés
nos possessions
nos accouplements artistiques
nous fuyons la terre dans le transport
de nos arabesques charnelles
nos voluptés
jusqu'à l'oubli de nous-mêmes
dans la jouissance de l'autre

au bout de l'extase
il y a la gratitude de l'apaisement
c'est pourtant à ce moment précis
blottie au creux d'Horace
qu'en moi jaillit comme un éclair
cette pensée sourde que je verrouillais
comme on verrouille un mensonge

que vais-je faire de Julien ?